

Cathy Barnier

Qu'est-ce qu'être à l'heure de son désir * ?

Quand on m'a demandé de donner un titre pour cette intervention, j'ai proposé cette question : « Qu'est-ce qu'être à l'heure de son désir ? » « Être à l'heure de son désir », formule lue ou entendue dans certains textes ou commentaires de psychanalyse, n'est pas l'exacte citation de Jacques Lacan. Après plusieurs recherches ou consultations, je l'ai retrouvée sous la forme de : « Que se passe-t-il chaque fois que sonne pour nous l'heure du désir ? » dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*¹, ou celle de : « Que devient le désir à l'heure de la vérité ? » dans *La Logique du fantasme*².

J'ai néanmoins gardé ce titre qui reprend la forme interrogative des deux citations et conserve une dimension paradoxale et énigmatique ; peut-il en être autrement lorsqu'on parle du désir et qui plus est du désir et du temps ? Paradoxale, car convoquant l'inconscient atemporel et l'heure – mode pour compter, décompter le temps et s'y repérer –, et énigmatique, car y figure un pronom possessif, « son », sans dire à qui il s'applique. Je tenterai donc de répondre à cette question en l'articulant aux différentes étapes de la cure.

Pour commencer : désir et temps.

Le désir est inconscient et l'inconscient ne connaît pas le temps. Cela constitue deux des fondamentaux de la théorie psychanalytique, introduits par Freud. Nous le constatons dans les rêves qui, dans leur structure basique, sont déclenchés par un détail du présent ayant alerté la sensibilité du rêveur et, par une suite de représentations, établissent une jonction avec un événement du passé (plus exactement l'inscription de cet événement dans l'inconscient),

* 16 juin 2008.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 255.

2. J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 21 juin 1967.

abolissant ainsi l'écart entre eux. Hormis l'ombilic du rêve, ne peut-on pas dire que c'est aussi par cette abolition de l'écart et cette compression du temps qui s'y manifeste que les rêves, comme nous l'a appris Freud, réalisent un désir inconscient ?

Pour autant, peut-on concevoir le désir sans le temps ? En effet, précisément, n'est-ce pas du décalage constant, ressenti comme un trop tôt ou un trop tard, cette différence entre ce que l'on obtient et ce que l'on attendait, que se manifestent la brûlure du désir et son corrélat, qui s'y attache comme une ombre, la déception, laquelle aurait un accent d'heure de vérité plutôt que de désir ?

Ainsi, à cause de ce décalage et de cet écart incompressible, le désir se présente-t-il toujours comme la quête chaque fois renouvelée d'un objet à atteindre, mais cet objet, halluciné en fait et toujours raté dans sa prise, puisque constitué pour répondre de ou à l'énigme du désir de l'Autre (et la maintenir tout autant), n'est bien sûr qu'un mirage. Ici, il nous faut donc parler plutôt de leurre du désir que de son heure, à moins que « son » ne s'applique à l'heure de l'Autre, heure à laquelle le sujet est suspendu, figé comme l'obsessionnel en haut d'une tour d'ivoire et y guettant ou y épiant ses signes. Ou lui faisant des signes tout aussi bien, pour le séduire, se l'attacher, le tromper donc, dans l'attente qu'il réponde enfin à la question qui le constitue ... Ainsi, « le rapport sexuel trouve un temps chez l'être qui parle sa trace et sa voie de mirage », dit Jacques Lacan dans le séminaire *Encore* à propos de l'amour comme jeu de dupe.

Mais si le sujet trompe l'Autre, il y a un signe qui, lui, ne trompe pas, c'est celui de l'angoisse, laquelle introduit le sujet dans un temps qui n'est pas indéterminé. Le fantasme constitue une sorte d'écran qui permet au sujet de se tenir à distance du trou dans l'Autre où il se loge, comme de l'image dans le miroir, mais qu'il s'en approche trop ou veuille conjoindre l'image et la voix qui lui donne corps, ou pour le dire autrement le son et le sens, celle-ci se fissure, se désagrège, et apparaît alors la béance sous la forme d'une gueule ouverte prête à le dévorer, à l'image de Cronos dans la mythologie grecque...

Ainsi peut-on définir l'angoisse comme temps d'approche de l'heure du désir, car, nous dit Lacan, « c'est, franchie l'angoisse, fondé sur le temps de l'angoisse, que le désir se constitue », et ce n'est qu'après que le sujet divisé apparaît comme sujet du désir.

C'est souvent pour avoir cédé sur son désir qu'un sujet fait une demande d'analyse. « Avoir cédé sur son désir », c'est-à-dire avoir cédé à l'approche de la Chose, nous dit Lacan dans *L'Éthique de la psychanalyse*. Cette demande est alors accompagnée d'un sentiment d'urgence. L'angoisse, surgie de la révélation de la faille que le leurre recouvrait, et le sentiment d'urgence qui l'accompagne sont déjà les signes annonciateurs d'une entrée dans le temps pour le sujet, à commencer par le temps de la cure, qui peut le conduire, après de nombreux tours et détours, au tour d'y voir.

Au commencement de la cure est le transfert, soit la relation d'un sujet avec un autre supposé savoir. De cet autre il attend bien sûr qu'il réponde à ses questions ou plutôt qu'il vienne confirmer les réponses qu'il s'est données, soutenu par l'illusion qu'à dire toute la vérité, rien que la vérité, il trouvera enfin la clé de ce qui ferait pour lui rapport sexuel. Mais la vérité qui se déploie dans les paroles de l'analysant ne peut se dire toute, « les mots y manquent », nous dit Lacan, un signifiant renvoyant à un autre signifiant qui renvoie à un autre... ; double sens, équivoque, malentendu... la répétition a de belles heures devant elle.

Après l'instant de voir qui inaugure réellement l'entrée dans la cure, se constitue un symptôme analytique, directement lié à la question du temps, car écrivant un temps logique raté et le court-circuit de la pulsion. Je dirai que ce symptôme, dans la suite du déroulement de la cure, s'articule autour de deux questions. La première est : est-ce qu'il faut dire ou pas ?, ouvrant la série inhibition, symptôme, angoisse, et la seconde : quoi dire ?, formule épurée du désir indissociable de la parole, jusqu'à ce qu'à mi-dit la cloche de la contingence sonne l'heure de la vérité et de l'acte qui s'ensuit.

L'extraction des signifiants maîtres et leur réduction à la lettre viendront, sinon répondre, au moins clore, cette quête de la vérité. Ces signifiants extraits de « lalangue », devenus hors sens, condensent des bouts de réel, et de la chute de l'ab(h)orration font perles serties de jouissance. Ainsi après « ce qu'il faut de temps pour faire trace de ce qui a défailli à s'avérer d'abord », soit les deux tours du tore pour se libérer du grand Autre de la demande (et du double sens ?), le sujet aura-t-il pu cerner son désir.

Dans l'acte de conclure, l'analysant arrête de penser : c'est également le cas dans l'acting out ou dans le passage à l'acte, mais ceux-là sont encore pris dans la demande à l'Autre ou sous la capture du désir de l'Autre. L'acte de séparation en fin d'analyse inscrit un « je » inédit dans la parole de l'analysant, séparé de l'Autre. Cet acte est imposé par la nécessité où se cristallise l'urgence qui a soutenu le désir de l'analysant pendant la cure. Le dire de l'acte anticipe celui de la conclusion. Le mouvement qui provoque la conclusion de la cure, comme celui qui, après deux hésitations, propulse le prisonnier vers la sortie, renverse l'énoncé cartésien : « Je pense – ou je doute – donc je suis », puisque le sujet affirme : « Je suis » – blanc, pour le prisonnier – pour après coup cesser de douter et obtenir une certitude. Soit celle de sa nomination dans un consentement à la division qui le fait soit être, soit pensant, dans le jugement de l'après-coup.

Le mouvement dont résulte cette levée du doute expulse le sujet de sa demande à l'Autre et lui permet d'accéder à une autre présence au monde, un autre rapport au temps. Concernant l'entrée dans le temps, soit temps compté, temps qui reste, le trou dans l'Autre, vidé du sens dont le sujet l'avait comblé, ne devient-il pas équivalent au zéro point de départ du décompte des heures – lesquelles se comptent de 0 à 24 ?

Ici je voudrais vous soumettre une idée qui a plus valeur de représentation que de démonstration. Elle m'est venue en lisant un texte de Michel Bousseyroux, « A temps (ce qui n'attend pas) ³ » : ce zéro venant se placer avant le 1 (0,1...), soit à gauche, permet au sujet de compter autrement que lorsque celui-ci s'écrit à droite du 1 (10, 100, 1 000...), multipliant la valeur du Un.

Je citerai ici les vers d'un poète indien, Bihârilâl, rendant hommage à une très belle femme :

« Le point qu'elle a sur le front
Fait décupler sa beauté
Exactement comme lorsqu'un point zéro
Fait décupler le nombre... »

Ces vers évoquent ceux de Dante dans *La Divine Comédie* quand il évoque le regard de Béatrice et ce qu'en dit Lacan dans

3. *Hétérité*, n° 3, p. 136.

Télévision : « [ce] trois fois rien [trois zéro ?] un battement de paupières et le déchet exquis qui en résulte : et voilà surgi l'Autre que nous ne devons identifier qu'à sa jouissance à elle, celle que lui, Dante, ne peut satisfaire, puisque d'elle il ne peut avoir que ce regard, que cet objet, mais dont il nous énonce que Dieu la comble [...]. À quoi répond en nous : ennui. Mot dont, à faire danser les lettres comme au cinématographe [...] j'ai recomposé le terme : unien. Dont je désigne l'identification de l'Autre à l'Un ⁴ ».

Je fais également de ce zéro placé avant le 1 une traduction de l'objet cause et l'équivalent d'un signifiant nouveau ou désir inédit, soit désir de l'analyste, lequel se fonde sur une manière de compter qui prend appui sur le manque et la castration. « La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée, pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la Loi du désir ⁵. »

Être à l'heure de son désir, c'est assumer sa dimension d'être désirant, qui est le contraire d'être maître de son désir. Car être maître de son désir, c'est être mort, d'où l'importance pour l'analyste de provoquer à certains moments une vacillation chez l'analysant. Je cite de nouveau Jacques Lacan : « Le père souhaité du névrosé est clairement, il se voit, le père mort. Mais aussi bien un père qui serait parfaitement maître de son désir, ce qui vaudrait autant pour le sujet. On voit là un des écueils que doit éviter l'analyste, et le principe du transfert dans ce qu'il a d'interminable. C'est pourquoi une vacillation calculée de la "neutralité" de l'analyste peut valoir pour une hystérique plus que toutes les interprétations, au risque de l'affolement qui peut en résulter. Bien entendu pourvu que cet affolement n'entraîne pas la rupture, et que la suite convainque le sujet que le désir de l'analyste n'était pour rien dans l'affaire ⁶. »

Désir de l'analyste qui, comme tout désir donc, conserve une dimension paradoxale puisque, pour opérer avec efficacité, il doit pouvoir préserver pour l'analysant la dimension imaginaire de sa « nécessaire imperfection » en même temps que, ajoute Lacan, « l'affermissement en lui volontaire de sa nescience », soit son savoir de

4. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 40, 41.

5. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 827.

6. *Ibid.*, p. 824.

l'impossible à savoir, et la valeur opératoire de la dimension énigmatique de son acte.

Qu'il s'agisse de ces moments de vacillation, ou/et de son maniement du temps dans la séance qui a valeur d'interprétation, l'analyste se met donc à l'heure du désir de l'analysant, puisque le désir, c'est son interprétation. Et puisque ce qui soutient le désir est sa valeur d'énigme, il revient donc à l'analyste de l'actualiser comme de l'incarner pour l'analysant.

Je reprends ici deux citations d'Agamben et de Valery, utilisées par Michel Bousseyroux dans le texte dont j'ai déjà parlé : « La poésie ne vit que de la tension et l'écart entre le son et le sens » ; « la poésie, hésitation prolongée entre le son et le sens ». Si nous associons sens et image et faisons de l'écart entre son et sens une figure de la castration, alors on peut dire que le dispositif analytique du divan, en séparant le son et l'image (puisque l'analysant ne voit pas l'analyste), est une sorte de scénographie de la castration qui accentue la dimension de l'énigme.

Concernant cette dimension, nous lisons dans « Lituraterre » : « Pour moi si je propose à la psychanalyse la lettre comme en souffrance, c'est qu'elle y montre son échec. Et c'est par là que je l'éclaire : quand j'invoque ainsi les Lumières, c'est de démontrer où elle fait *trou*. On le sait depuis longtemps : rien de plus important en optique, et la plus récente physique du photon s'en arme. Méthode par où la psychanalyse justifie mieux son intrusion : car si la critique littéraire pouvait effectivement se renouveler, ce serait de ce que la psychanalyse soit là pour que les textes se mesurent à elle, l'énigme étant de son côté ⁷. »

Ainsi, tandis que la science voudrait épuiser, forcer l'énigme, la psychanalyse en prend acte. Elle a pour partenaires en cela les artistes. Parmi eux Pierre Soulages, dont j'ai vu il y a quelque temps à la télévision un très beau portrait. À propos de son geste de peintre, il dit qu'il ne sait jamais ce qu'il cherche, et que c'est en peignant qu'il l'apprend ; il joint à cette parole un geste sur la toile qu'il est en train de peindre et qui, en même temps qu'il recouvre, fait apparaître dans une échancrure des différentes couches déjà appliquées une

7. *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 13.

trace faisant trou, véritable point de fuite et point d'appui donnant sa profondeur à la toile. Ce geste est unique ; il ne pourra le recommencer et c'est dans ce que je nommerai cette différence absolue qu'il trouve ce qu'il cherchait.

Je terminerai donc en disant : en attendant que sonne l'heure de notre mort, soyons tel un artiste à l'œuvre de notre désir, et restons heureux, puisque, comme le dit Jacques Lacan dans *Télévision*, « le sujet est heureux, c'est même sa définition puisqu'il ne peut rien devoir qu'à l'heur, à la fortune autrement dit... »